Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 9 (1976)

Heft: 4

Artikel: D'Engelberg à Genève

Autor: Rivière, Isabelle / Rivière, Jacques / Ramuz, C.-F.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870926

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

D'Engelberg à Genève

R I V

RIVIÈRE Jacques

U/Off. 220. Inf.

Venant de Königsbrück

Interné région Zentralschweiz
B. le 14. 6. 1917.

F.S. 1739.

Agence internationale des prisonniers de guerre, à Genève : fiche de situation, au nom de Jacques Rivière.

I

Engelberg

« Nous savions depuis peu, écrit Isabelle Rivière en se reportant au mois de mai 1916, que la Croix-Rouge avait offert à la France et à l'Allemagne d'héberger en Suisse des prisonniers malades, irrécupérables pour le front de guerre, qu'elle installerait dans des camps différents, où ils seraient internés, comme des pensionnaires, mais libres de sortir et d'occuper leurs journées comme ils l'entendraient, et même d'habiter hors du camp (qui n'était d'ailleurs qu'un hôtel) s'il en était que leur famille pût venir rejoindre pour vivre avec eux. Ils restaient surveillés, et devaient aller chaque soir au camp signer sur le registre de présence. Bien entendu, ils s'engageraient, des deux côtés, à ne point tenter de s'évader pour rentrer dans leur pays. » [1]

C'est à la faveur de cette convention que Jacques Rivière put gagner la Suisse, le 14 juin 1917. Installé à l'Hôtel Edelweiss, à Engelberg, il est bientôt rejoint par Isabelle, accompagnée de leur petite fille Jacqueline. Laissons-les dire eux-mêmes la joie des miraculeuses retrouvailles et raconter les premières journées d'un séjour qui se prolongera jusqu'à la fin de l'année.

---

[1] Jacques Rivière, *Carnets (1914-1917)*, présentés et annotés par Isabelle Rivière et Alain Rivière, Librairie Arthème Fayard, Paris, 1974, p. 476.

Isabelle Rivière à Mesdemoiselles Fermaud

Engelberg, le mardi 10 juillet 1917

Chères bonnes tantes et tout le monde,

C'est vrai ! Ce n'était pas un rêve. Nous l'avons vu, nous l'avons touché, mais dès qu'il me quitte un instant, comme en ce moment, je ne crois plus que c'est vrai et il me semble qu'il va rester encore des années sans revenir.

Il est très bien physiquement, sa santé est parfaite, aucun malaise, aucune atteinte d'aucune espèce ; il est si prodigieusement pareil à lui-même que j'ai cru en le voyant l'avoir quitté la veille. Il a l'air plus jeune que jamais, c'est tout juste s'il paraît 18 ans. Il est maigre, mais cela non plus ne le change pas, et comme il mange bien, j'espère qu'il engraissera bientôt.

Mais une fois le premier moment de joie passé, il est triste et sombre, et j'ai peur qu'il faille bien du temps pour lui rapprendre à être heureux. Enfin, Dieu nous aidera.

Le voyage est terrible, interminable, et hérissé de complications sans nombre. Il a fallu 2 fois, à Bellegarde, puis à Genève, défaire et refaire la valise et la malle, ouvrir tout, développer tout, montrer tout, sortir les passeports toutes les minutes ; à Genève il fallait reprendre les billets, ravoir ma malle et la faire reenregistrer, télégraphier à Jacques, changer de train. Heureusement, nous avons eu, comme chaque fois que nous voyageons, un protecteur qui nous a accompagnées partout, qui savait tout ce qu'il fallait faire, qui étant attaché au Consulat de Genève et connu nous a épargné bien des ennuis de fouilles et autres choses semblables. Il a tout fait pour nous, m'a renseignée sur tout, a payé tous mes porteurs et même le café au lait que nous avons pris au buffet de Bellegarde, enfin il nous a rendu bien service, bien qu'il fût un peu idiot et même alcoolique je crois bien. A partir de Genève nous avons voyagé avec une gentille dame qui venait comme moi retrouver son mari ici avec deux petits enfants. Nous avions télégraphié ensemble de Genève à nos maris et voilà qu'à Lucerne, il y avait le sien et pas de Jacques. Vous imaginez ma déception et surtout mon inquiétude ; je n'ai absolument rien vu pendant ce prodigieux voyage en bateau sur le lac des 4 cantons tant j'étais angoissée. Le capitaine venu à Lucerne ne connaissait pas Jacques et ne pouvait rien me dire. Au funiculaire personne non plus, je vous assure que j'ai vécu là 2 bien mauvaises heures. Et voilà qu'à une petite station le capitaine me dit : « Madame, Madame, il y a un sergent ! » Je me précipite, le train marchait toujours, c'était lui, il courait. Quel instant, mon Dieu !

Nous nous sommes installés délicieusement dans une petite maison toute en bois, incroyablement propre et claire ; nous avons une chambre et une salle à manger, nous sommes très bien et très abondamment nourris, l'hôtesse, qui est charmante fait tout : cuisine, chambre, etc., le tout pour 10 f par jour pour nous trois. Ce n'est vraiment pas cher. Les personnes qui viendront nous voir pourront être nourries avec nous pour 3 f par jour ; il n'y aura qu'une autre chambre à trouver, mais je crois que ce sera facile. Nous sommes tout entourés de montagnes, malheureusement il n'a pas cessé de pleuvoir abondamment depuis notre arrivée, impossible de sortir et il fait froid et morne. Ce matin nous avons voulu aller au bord du torrent, la pluie nous a fait rentrer immédiatement. De plus, dès qu'il pleut, il fait assez froid. — Jacquine est au 7e ciel parce qu'il y a 4 petits enfants très gentils, très propres et bien élevés, entre 5 et 10 ans, avec lesquels elle s'amuse follement quand ils ne sont pas en classe. C'est bien heureux, car ne sortant pas elle se serait ennuyée. J'ai apporté la petite poupée de tante Victoire que son papa lui a donnée solennellement — couchée dans une belle musette Croix-Rouge qu'on a donnée à tous les internés à Lucerne, pleine de choses utiles. Elle était ravie, elle a baptisé la poupée Aurore et vous pensez si elle lui est chère.

Je voulais vous dire beaucoup de choses encore, mais Jacques est revenu, et nous avons tant de choses à nous raconter que je crois bien que le reste de notre vie n'y suffira pas. — Nous attendons un peu Pierre ce soir — Jacques va vous mettre un mot. Communiquez cela à tout le monde. Je ne sais si tante Michelle est rentrée, et nous ne pouvons écrire tout de suite à tout le monde. Nous vous couvrons toutes et tous de baisers.

Vos petites bien heureuses,

Isabelle et Kiki

Chères vieilles très aimées, je suis heureux, heureux, si heureux ! J'enverrai bientôt à Toutou des vues d'Engelberg, et si possible de notre maison. Je vous embrasse à la folie.

Jacques

Jacques Rivière à Mademoiselle Marie Fermaud

Engelberg, le 21 juillet 1917

Ma chère vieille Totoba,

Je t'écris à l'issue d'une cérémonie pathétique. Jacqueline et Isabelle viennent d'être présentées au Général Pau. Tous les internés vivant en famille – et j'avais reçu justement avant-hier mon autorisation définitive de vivre en famille – ont été convoqués à l'école d'Engelberg pour être reçus par le Général. On s'est assis sur des bancs. Le Général est entré. Un petit garçon de l'école lui a fait un discours. Et ensuite chaque famille a été présentée. Il a trouvé Jacqueline bien jolie et n'a pas hésité à le lui dire. Heureusement la disproportion des âges exclut l'hypothèse qu'il veuille me la demander en mariage.

Jacqueline était bien fière et elle s'est retirée comblée d'aise. Isabelle te racontera la scène mieux que moi dans sa prochaine lettre.

Le matin nous avions été, sous une pluie battante, le recevoir à la gare. Il nous a tenu un long discours, dans lequel il nous a fait entrevoir que nous serions peut-être rapatriés complètement avant très longtemps. Tu penses si mon cœur bondissait.

Avant-hier nous avons été faire une promenade à l'Arnitobel, un torrent magnifique qui descend en cascades à travers bois. Isabelle et Jacqueline étaient folles de joie. J'ai fait un barrage avec Jacqueline, comme aux Espécières, tu te rappelles. C'est ainsi que la vie recommence.

Hier nous avons été par le chemin des Professeurs, le long de l'Aa, jusqu'à une superbe avalanche, qui a couché par terre tout un bois de sapins. Jacqueline a cueilli des fleurs, et est revenue avec une botte aussi grosse qu'elle. Elle était ravie.

Je t'envoie un panorama des montagnes environnant Engelberg. C'est pris d'un chalet situé à 300 m. environ au-dessus de la ville. C'est dire qu'on ne voit pas les montagnes tout à fait comme ça d'en bas. Mais de notre maison, qui se trouve à peu près là où il y a une croix, nous apercevons tout de même le Hahner, les Spannort et le Titlis.

Je t'enverrai aussi un petit guide des environs avec photographies. Ça t'aidera à nous imaginer. Tu n'auras qu'à nous placer dans tel ou tel paysage, suivant les jours.

Je n'ai pas besoin de te dire combien je suis heureux. C'est la chose à laquelle on pense le moins, parce qu'elle est trop immédiate. Nous sommes déjà complètement réhabitués et notre petit ménage à

trois a retrouvé l'ancien bonheur. Nous sommes très contents de notre appartement et du régime relativement économique. Nous ne demandons pour l'instant qu'à rester ici.

Ma vieille Toutou, l'heure du courrier approche. Je ne veux pas le manquer. Embrasse fort pour moi la vieille Bitare, et aussi Maman Michègne, André, les Jean ; j'ai reçu toutes leurs lettres.

Je t'embrasse passionnément, ma chérie vieille.

Jacques

Nous sommes juste devant le couvent dont tu parles. Nous n'en sommes séparés que par la route et une petite prairie. On entend les élèves faire leur prière et réciter leurs leçons. L'Eglise est très curieuse. Et il y a de beaux offices. Les cloches sonnent toute la journée.

Juste une petite place et une petite minute pour vous dire qu'on vous aime dans « cette petite famille » et que je vous envoie, de moitié avec Jacqueline, une cargaison de bises.

Isabelle

Isabelle Rivière à Mesdemoiselles Fermaud

Engelberg, le 25 juillet 1917

Chère tante Victoire,

Je réponds à votre lettre du 13 juillet reçue il y a 2 jours, et juste comme je commence m'arrive celle de Toutou du 15. J'ai un petit moment de loisir pour vous écrire, car Jacques est parti ce matin à 5 heures pour une excursion avec deux camarades et Jacquine est si fatiguée par les grandes promenades que nous avons faites tous ces jours derniers et ses jeux fous avec tous ses amis qu'elle dort profondément depuis 1 heure bien qu'il soit 4 heures de l'après-midi. Jacques désirait depuis plusieurs jours faire cette excursion et bien que la journée me paraisse longue, je suis heureuse qu'il prenne goût à quelque chose, car c'est surtout cela qui lui manque pour être tout à fait revenu à son état normal.

Je suis donc seule en face du couvent que les élèves ont quitté depuis dimanche dernier. Il y avait paraît-il à cette occasion, diman-

che, une grand'messe tout ce qu'il y a de plus solennel mais nous avons préféré aller à la messe des Internés parce que le Général Pau y assistait. C'était d'ailleurs une demi-grand'messe avec musique, violon, chant et sermon par un jeune prêtre français. Mais on avait collé le pauvre Général tout seul en avant de tout le monde, devant une petite table, et j'aurais été rudement embarrassée de ma personne si j'avais été à sa place. Nous avions emmené Jacquine qui a été sage comme une image et a trouvé tout très beau. Jacques vous a raconté notre présentation au général — mais il n'a pas donné tous les détails. Tous les internés avec leur famille étaient réunis dans l'école, et après les petits discours d'usage, un lieutenant français a appelé chaque interné qui est venu avec sa femme et ses enfants saluer le général. Celui-ci posait quelques questions, disait quelques bonnes paroles, puis terminait par une poignée de main (de la main gauche) à la dame. Nous étions très loin dans la liste. Jacques avait plusieurs fois offert à Jacquine de sortir faire pipi, ce qu'elle avait noblement refusé. Et voilà que juste au moment où notre nom appelé, nous étions à 2 pas du général, derrière une famille qui passait avant nous, la figure de Jacquine se décompose, revêt une expression de terreur sans nom, et elle se met à souffler : « pipi ! pipi ! » Catastrophe ! Jacques voulait la sortir et laisser passer notre tour, mais nous étions trop avancés pour reculer. « Retiens-toi, retiens-toi ! » lui ai-je dit. Jacques était pâle, moi rouge ; ç'a été une minute épouvantable...

Et héroïquement elle s'est retenue. Non sans quelque dommage à la culotte, mais invisible heureusement de l'extérieur. Et le général lui a dit qu'elle avait de beaux yeux, et nous a dit à nous qu'il espérait bien que nous en aurions 3 ou 4 autres aussi gentils, que pour sa part il voudrait bien les avoir. Et nous nous sommes quittés sur ces bonnes paroles. — Il est parti le dimanche soir, en musique. Mais cela n'était pas si émouvant que le départ des 200 rapatriés français que nous avons accompagnés l'autre jour à la gare, avec tout le pays. Imaginez la joie de tous ces braves garçons dont beaucoup n'avaient pas revu leur pays depuis 2 et 3 ans. Jacques était un peu triste en rentrant, mais son tour viendra aussi, tôt ou tard, car on est de plus en plus large pour les rapatriements et les internements ; il ne faut pas demander d'un seul coup une trop grosse part de bonheur, celle que nous avons pour l'instant est déjà lourde à supporter.

Pour en revenir à notre couvent sur lequel Toutou demandait des détails, il renferme en effet une grande belle église (celle où nous allons — il n'y a que celle-là) aussi richement et aussi abondamment décorée que possible, il y a tant de dorures, de peintures, de festons, de fleurs, de marbres de toutes les couleurs qu'on se croirait à l'intérieur d'une de ces billes irisées qu'on appelle des agathes. Cela finit par être très joli, mais cela disperse un peu l'attention, il y a vraiment trop de choses à regarder. Les offices sont beaux, et on ne peut pas savoir ce qu'ils gagnent en recueillement par l'absence de quêtes.

C'est un repos infini que de ne pas avoir l'oreille déchirée dès l'entrée comme dans toutes les grandes églises de France par le son des sous secoués dans ces aumônières par les loueuses de chaises, et les quêteurs de ceci ou de cela. Les hommes sont d'un côté, et les femmes de l'autre, et j'ai commencé par ouvrir des yeux grands comme des portes cochères en voyant tous les hommes en bras de chemise. C'est la tenue « habillée » du pays. Ils ôtent tout simplement leur veston avant de partir pour la messe. Quelques-uns, des anciens, très rares, ont des blouses en drap noir avec de très belles broderies en or et en couleurs. Un peu plus nombreux sont ceux dont le gilet — un gilet comme tous les gilets d'homme — est brodé sur la poitrine ; enfin il y en a parmi les jeunes dont la chemise de flanelle ordinaire est brodée de fleurs de couleur dans l'échancrure du gilet. On voit aussi quelques hommes qui portent des boucles d'oreille, un petit triangle d'or qui pend. Il n'y a à peu près plus de femmes en costume, plus de jeunes filles avec la flèche d'argent dans les cheveux, mais beaucoup de femmes mariées portent encore deux espèces d'affreuses plaques sur le derrière de la tête, qui ont l'air en fer-blanc et sont paraît-il en argent.

Presque tout le pays appartient au couvent qui est très riche ; le marché se tient dans la cour du couvent, on va aussi y chercher le lait ; les vaches en ce moment sont pour la plupart dans la montagne ; au bas du Trübsee où nous sommes allés l'autre jour, il y en a 300. Le son de toutes leurs clochettes fait une vraie musique ininterrompue, une succession d'arpèges dont l'effet est délicieusement doux et apaisant. Le soir les petits pâtres descendent le lait dans de grandes hottes en bois qu'ils ont au dos. C'est là, avec le bois, la grande richesse du pays. La manière de descendre le bois est bien curieuse. On voit par-ci par-là de grands fils de fer tendus qui sont fixés à un bout dans la montagne et à l'autre dans la vallée. On met le bois dans un petit charriot qui court jusqu'en bas le long du fil de fer, et il n'y a plus qu'à le remonter en tirant une corde.

Jacques vient de rentrer. Il a fait une bien belle promenade, il a vu de la neige, des glaciers, il a canoté sur un lac, plus heureux que nous au Trübsee. Car il ne vous avait pas dit en racontant cette excursion-là que nous ayant emmenées avec Pierre pour nous faire voir un lac, nous n'avions plus trouvé sur l'emplacement du dit lac, que des vaches qui paissaient tranquillement. Le lac avait été escamoté pendant la nuit. On ne sait pas si on en rentendra jamais parler.

Il faut que j'arrête ce bavardage pour que Jacques poste la lettre à la poste. Mille choses encore à vous raconter, surtout sur Jacquine qui a fait la conquête de tous les enfants du pays, et aussi de beaucoup de grandes personnes. Ce sera pour une autre fois. — Merci de vos bonnes chères lettres à toutes les deux. Nous pensons bien à vous, allez ! Nous sommes tristes que vous n'alliez pas à Cenon, vous en auriez besoin toutes les deux, et la ville doit être bien chaude et

poussiéreuse. Ecrivez-nous, adressez à Jacques en mettant Interné Français, villa Gletschblick et vous ne serez pas obligées de timbrer. Nous attendons Copeau d'un jour à l'autre, et Gide et mes parents au début d'août.

Donnez-nous des nouvelles de tous, embrassez tout le monde pour nous, et gardez les meilleurs baisers de vos trois enfants.

Isabelle

Jacques Rivière à Mademoiselle Marie Fermaud

Engelberg, le 12 août 1917

Ma chère vieille Totoba,

Voilà bien longtemps que je ne t'ai pas écrit. C'est que j'ai une correspondance énorme. Il a fallu que j'écrive aux parents de tous mes amis de K. Ils m'ont répondu en me demandant de nouveaux détails. Si bien que je n'en sors plus. Pardonne-moi donc.

Et puis, je me suis remis à travailler depuis quelques jours. Mes idées commencent à se remettre d'aplomb et de nouveau me taquinent. Me revoilà déjà parti dans des travaux.

Enfin j'ai eu des visites. D'abord dans les derniers jours de juillet mon vieux Copeau, qui a passé deux jours avec nous, et avec qui j'ai eu des conversations tout à fait importantes sur le passé et sur l'avenir. Nous avons examiné ensemble toutes les questions possibles et imaginables, entre autres celle de la reprise de la Revue. Mais nous avons décidé d'attendre encore, notre situation n'étant pas plus éclaircie que les événements eux-mêmes. Copeau m'a longuement parlé de l'Amérique et de ses espoirs là-bas. Il semble qu'il soit tombé sur quelque chose de très important, non seulement pour lui, mais pour nous tous [1].

Puis, lundi dernier, c'est Gide qui est venu nous voir, m'apportant d'autres idées, d'autres sujets de réflexion, me relançant dans de nouvelles directions [2]. Tout cela a rendu de l'activité à ma pensée encore un peu nonchalante et endormie. Et cela m'a fait beaucoup de bien, car j'ai besoin de cette excitation cérébrale pour me sentir vivre.

Pendant le séjour de Copeau, il n'a fait que tomber des torrents de pluie, et nous n'avons pu sortir que quelques instants. En revanche Gide nous a amené le beau temps, et j'ai pu faire avec lui une petite excursion jusqu'à la hauteur des neiges (au pied du Reissend Nollen).

Entre ces deux visites les parents Fournier sont arrivés. Nous leur avons trouvé une chambre dans la maison même, juste au-dessous de la nôtre. Et ils prennent leurs repas avec nous. Jacqueline est bien joyeuse d'avoir retrouvé son grand-père qui lui cueille des fraises, des framboises et des myrtilles et avec qui elle fait de petites promenades, quand nous ne sortons pas.

Elle s'amuse d'ailleurs du matin au soir comme une folle. Elle joue et court sans cesse avec les petits enfants de notre logeuse. Et quand nous sommes en promenade, c'est une jubilation ininterrompue. Elle cueille des fleurs et les met aux grilles des petites chapelles qu'on rencontre à tous les détours de sentier.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de Nanie, à qui j'avais écrit. Elle me raconte tous ses malheurs, la pauvre chère fille. Et cela me fend le cœur. Je vais lui répondre. J'espère que René se remettra tout de même.

La nourriture qu'on nous fait manger est exquise : viande, deux fois par jour, légumes en abondance, beaucoup d'exquis fromages, du beurre en masse et de la confiture. Je t'avoue que je tape ferme sur tout ça.

Pierre m'écrit qu'il vous a envoyé les petites photos prises ici. Ça achève de te donner une idée de nous et tu peux voir que je n'ai pas l'air trop mal fichu.

Continue de nous écrire, ma pauvre vieille. Tes lettres sont pour nous un immense plaisir. J'embrasse la chère tante Victoire.

Et toi je t'écrase de bises.

Jacques

PS — Monsieur et Madame Fournier me chargent de beaucoup d'amitiés pour toi.

---

[1] Dans « Souvenir d'un ami » (*Nouvelle Revue française,* avril 1925), Jacques Copeau évoque en ces termes cette visite :

« Je revois cette petite gare de montagne où je le reçus dans mes bras. Il m'attendait, debout au bord du chemin, un peu gauche sous l'habit militaire, un peu empêtré dans son émotion, la mâchoire raide, la voix légèrement rauque, amaigri, changé sans doute, mais bien lui-même. [...]

Le soir de ce grand revoir, à Engelberg, nous avons dîné dans sa petite maison de bois, sans échanger beaucoup de paroles. Et puis, pendant deux jours, cheminant par des sentiers inégaux où nos pas s'accordaient mal, dans cet affreux paysage de pierraille, de noire verdure et de nuées, nous tâchions de nous retrouver. Notre pensée prenait trop de directions à la fois. Jacques s'irritait de voir la sienne se heurter à des portes fermées. Il était encore prisonnier. »

[2] Le *Journal* d'André Gide comporte une page écrite à Engelberg le 7 août 1917. Il n'y est pas question de Rivière, la poursuite d'un adolescent occupant alors de manière exclusive « l'esprit et la chair » de l'auteur de *Corydon.*

II

Avec ceux des Cahiers vaudois

A son arrivée en Suisse, l'une des premières lettres qu'écrive Jacques Rivière est adressée, à l'exception de ses proches, à C.-F. Ramuz, dont il suppose que l'influence a contribué à sa libération. Celui-ci, comme on le verra, le détrompe avec simplicité. Il n'en reste pas moins que l'équipe des Cahiers vaudois, — et plus particulièrement René Auberjonois —, n'y fut pas étrangère : Jacques Copeau l'avait rencontrée à Genève en juin 1916, à l'occasion de la représentation de *Guillaume le Fou* de Fernand Chavannes, et il semble bien que l'ami intime de Rivière n'ait pas manqué de lui demander alors de s'entremettre en sa faveur auprès de la Commission de la Croix-Rouge chargée de décider des prisonniers à interner en Suisse. Sur ce que furent ces interventions, les archives officielles, bien entendu, n'en disent mot. La lettre qu'adressera Rivière à Auberjonois, au moment de son retour en France, laisse en tout cas penser que le rôle tenu par ce dernier fut primordial. L'équipe des Cahiers vaudois ne s'en est pas tenue là. Pourquoi Rivière, une fois à Engelberg, ne gagnerait-il pas la Suisse romande ? Elle l'aide de ses conseils, peut-être de certaines démarches.

Monsieur Jacques Rivière
sergent au 220ème d'infanterie.
interné
Hôtel Edelweiss
(Unterwald)
Engelberg

C.-F. Ramuz à Jacques Rivière

L'Acacia
COUR p. Lausanne 24 juin 17

Cher Monsieur,

Je reçois à l'instant votre lettre et ne veux pas tarder à vous en remercier, à vous dire surtout le plaisir que me cause la bonne nouvelle, et à vous en féliciter [1]. J'ai hâte d'ajouter que je ne suis pour rien dans l'heureuse — bien que tardive — issue des démarches qu'on a pu faire ici pour vous. Tout au plus en ai-je parlé avec des amis — dont Copeau — et, dans mon impuissance, les ai-je appuyées de mes vœux bien vifs, dont vous aurez pu trouver l'écho prudemment assourdi sur la première page de mon livre [2]. Même, nous n'osions plus espérer ; des personnes bien renseignées, auprès de qui je m'enquérais tout récemment de vos chances, les jugeaient très insuffisantes : vous aviez été, paraît-il, trop recommandé ! vous étiez devenu une espèce d'otage dont *on* exigeait un trop gros prix, *on* élevait des prétentions inadmissibles.

Vous voyez, cher Monsieur, que vous avez presque raison de parler d'un miracle. Je voudrais seulement, pour ma part, qu'il se réalisât tout entier. Je ne connais pas Engelberg, mais j'imagine assez que vous n'y êtes pas tout à fait « chez vous ». Ne viendriez-vous pas à Lausanne ou, du moins, dans le canton de Vaud ? Vous y trouveriez des amis, au nombre desquels je serais heureux que vous me comptiez dès à présent.

Au cas où ma proposition vous agréerait, dites-le moi : je crois qu'il ne serait pas impossible de la faire aboutir, sans d'ailleurs pouvoir vous le promettre : et, en tout cas, cher Monsieur, pensez à moi, quoi qu'il arrive et quel que soit le genre de petit service dont votre situation nouvelle pourrait vous faire avoir besoin.

Je vous prie de me croire bien affectueusement vôtre

C. F. Ramuz

---

[1] La lettre que Jacques Rivière a envoyée à C.-F. Ramuz a disparu.

[2] *Le Grand Printemps,* 4e cahier de la 3e série, Les Cahiers vaudois, 1917.

C.-F. Ramuz à Jacques Rivière

L'Acacia
COUR p. Lausanne 25 juin 17

Cher Monsieur,

J'ai tout de suite écrit à une personne qui me semblait bien placée. Je lui demande simplement un « conseil ». Je dis : « Je crois que M. Rivière serait content de pouvoir s'installer en Suisse française. » J'ajoute : « Comment s'y prendre ? faut-il que la demande parte de lui ? » Je fais valoir, pour la justifier, votre « carrière », la « proximité d'une ville universitaire » (il faut des raisons de ce genre), les facilités que vous auriez, cas échéant, de faire venir votre famille près de vous. Et maintenant, j'attends la réponse. En tout cas, n'ayez aucun scrupule. Je n'aurais pas fait cette petite démarche, si je ne la jugeais, non seulement justifiée, mais toute naturelle. Je vous demanderai seulement, cher Monsieur, de ne pas me prêter un « pouvoir » que je n'ai pas. Je vis ici très solitaire, sans relations que d'amis, manquant en outre du sens le plus élémentaire des contingences, c'est-à-dire fort peu « renseigné » — ne voyez donc dans mon « intervention » qu'une preuve de bonne volonté dont je ne suis nullement sûr qu'elle soit suivie d'effet.

Je ne manquerai pas de vous faire tenir la réponse dès qu'elle me sera parvenue. En attendant, je souhaite que l'air de la montagne — qui est, lui, très puissant — vous fasse du bien. Nous avons le plus bel été que j'aie jamais vu : peut-être contribuera-t-il à vous rendre le pays plus hospitalier. Je vois de grands séminaires blancs sur des pentes vertes ; c'est un endroit d'orgues et de maîtrises, peut-être curieux ou même touchant — en tout cas, un très vieux pays — et peut-être, plus tard, quand tout cela fera des souvenirs, serez-vous heureux quand même de l'avoir traversé.

Je vous dis au revoir, cher Monsieur — et je vous prie de me croire bien vôtre

C. F. Ramuz

Paul Budry à Jacques Rivière

[Lausanne] 43 chemin des Fleurettes
ce 5. 7. 17

Monsieur,

au moment de mettre ma lettre à la poste, j'ai préféré vous téléphoner, et je n'ai plus qu'à vous réitérer ici la pressante invitation des *Cahiers vaudois* à venir un jour ou l'autre à Lausanne, et le plaisir personnel que j'aurai à vous aller voir à Engelberg. J'avais parlé de ce premier samedi, mais l'indicateur, auquel je n'avais pas demandé conseil, m'apprend que c'est un interminable voyage et qu'il faut se mettre en route plus matin que mes occupations ne me le permettront cette semaine. Je différerai donc jusqu'au samedi 14, et j'espère pouvoir d'autant mieux entraîner M. Germain à m'accompagner, qui a le plus vif désir de vous voir.

Nous agiterons entre autres, si vous voulez bien, le projet de revue nouvelle que M. Germain veut lancer avec ma collaboration ; les *Ecrits nouveaux* seront une revue modeste, mais où l'on voudrait tour à tour appeler toutes les véritables forces littéraires du moment, dans un esprit qui fût uniquement soucieux de beauté et de perfection. Votre collaboration, si vous voulez bien nous l'accorder, y aurait naturellement sa place désignée [1].

Mais je ne veux point anticiper ici sur notre entretien. Que vous me laissiez vous dire simplement la joie que fut pour nous la nouvelle de votre libération et la perspective de voir, avec votre retour, se réveiller la Nouvelle Revue française. Et trouvez ici, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus cordiaux

Paul Budry
co-directeur des Cahiers vaudois

---

[1] Commanditée par André Germain et dirigée par Paul Budry, la revue *Les Ecrits nouveaux* commencera de paraître le 1er novembre 1917.

Jacques Rivière pensa-t-il un temps répondre à l'offre de collaboration que lui faisait Budry en lui remettant son texte sur l'*Evolution du sentiment national* élaboré à Engelberg et à Genève ? On peut le supposer à lire la lettre qu'il adresse le 20 mars 1918 à Paul Budry :

« Non, je ne peux envoyer à M. Germain mon essai sur l'*Evolution du sentiment national.* Et la raison en est très simple, et j'espère qu'il la comprendra d'emblée : c'est que ces pages ne représentent plus assez exactement ce que je pense aujourd'hui. »

Cette lettre, violent réquisitoire contre l'Allemagne, a été publiée à la suite de *Pour et contre une Société des Nations,* Cahiers de la Quinzaine, Paris, 1930.

C.-F. Ramuz à Jacques Rivière

L'Acacia
COUR p. Lausanne 13 juillet 17

Cher Monsieur,

Voilà que je reçois enfin la réponse à ma demande, et il paraît que c'est très simple : vous n'avez qu'à utiliser, pour votre requête, la « voie de service » — si vos raisons sont valables, et elles le sont, il y sera fait droit sans plus. Conduisez-vous donc, cher Monsieur, tout à fait à votre idée et selon vos convenances, et ne tenez aucun compte, si vous le jugez bon, d'une démarche tout officieuse et qui ne vous engage en rien.

J'aurais voulu parler un peu longuement avec vous des idées que vous exprimez dans votre dernière lettre [1] ; si je ne le fais pas ici, c'est que je sens trop vivement mon impuissance. Les mots n'ont plus la même signification : on ne sait pas comment se faire entendre. Permettez-moi d'espérer que nous pourrons nous voir une fois, et « causer », ce qui vaut mieux. Ne manquez pas en attendant de me donner de vos nouvelles et croyez-moi, cher Monsieur, bien vôtre

C. F. Ramuz

---

[1] La lettre de Rivière du 2 juillet est publiée dans *C.-F. Ramuz, ses Amis et son Temps,* La Bibliothèque des Arts, Paris-Lausanne, 1969, t. V, pp. 277-279.

Rivière y fait part des sentiments que lui a inspirés la lecture du *Grand Printemps* :

« [...] au moins puis-je vous dire que bien des choses que vous exprimez, je les avais notées moi-même, dans mon exil, et dans des termes souvent presque semblables ; parfois même nous avons employé tous deux le même mot. Si jamais je peux rentrer en possession de mes papiers, vous verrez combien nous avons été proches sans le savoir. »

Il relève en outre la nécessité d'une entière disponibilité pour préparer l'avenir :

« Il ne suffit pas d'avoir de la volonté ; il faut avoir beaucoup d'intelligence aussi, se maintenir sans cesse libre de tous les concepts qu'on a imposés de force à la foule et qui sont tous faux. Afin que la première possibilité qui paraîtra trouve des esprits non prévenus pour s'y fixer, s'y développer, s'y réaliser. »

Tout bien considéré, pourquoi ne pas s'en tenir à Engelberg ? C'est ce que Jacques Rivière déclare quelques mois plus tard à René Auberjonois :

Engelberg, le 14 Octobre

Cher Monsieur,

Je vous remercie de votre bonne lettre et des précieux conseils que vous m'y donnez. Je n'exagère rien en vous disant qu'ils me tirent d'un grand embarras. Je manquais complètement de données pour prendre une décision. Grâce à vous m'en voici bien fourni. Le plus curieux, c'est que quelque chose malgré tout m'avertissait que je ne devais pas chercher de changement. Leysin m'effrayait vaguement. Après ce que vous m'en dites, il est certain que je n'irai pas. A moins de quelque occasion miraculeuse, je ne bougerai pas d'Engelberg. Il ne faut pas lâcher la proie pour l'ombre.

Je tâcherai simplement de trouver un peu de travail "à domicile": des traductions par exemple. Si vous entendez parler de quelque chose dans ce genre, vous serez bien aimable de penser à moi. Outre l'allemand,

je crois savoir assez de russe, d'espagnol, et avec l'aide de ma femme, d'anglais, pour pouvoir me rendre utile. Je vous dis cela en passant, et simplement pour le cas où le hasard vous mettrait sur la piste de quelque occasion. Mais surtout ne vous mettez pas en campagne. Je suis vraiment confus du sans-gêne avec lequel j'ai recours à vous, qui peut-être avez bien d'autres soucis. Excusez-moi, je vous en prie, si parfois mon importunité vous a distrait de soins plus graves. Je me suis laissé entraîner par une espèce de confiance instinctive et par ce que je savais de votre extrême complaisance.

Je lis avec beaucoup de plaisir les Cahiers Vaudois que je reçois. Mais je ne sais qui exactement je dois en remercier. Je lis, dans un prospectus que contient un des exemplaires, le titre d'une brochure : <u>D'avant la guerre</u>, où il y a un article de vous. Si elle n'est pas épuisée, et s'il n'y a pas d'indiscrétion à vous la demander, je

n'ai pas besoin de
vous dire avec quel
intérêt je la lirai.
Je vous prie, cher
Monsieur, de croire
à ma profonde et reconnaissante sympathie

Jacques Rivière

Mais, à la fin de l'année, coup de théâtre ! Rivière est autorisé à séjourner à Genève — et même à y exercer une activité.

III

De Genève à Bordeaux

Jacques Rivière à Mademoiselle Marie Fermaud

Genève, le 10 décembre 1917

Chère bonne vieille,

Je suis bien en retard avec toi et tu vas m'en vouloir. Mais j'ai été terriblement occupé : la vie dans une ville ne ressemble décidément pas du tout à celle qu'on mène à 1000 m. d'altitude. J'ai fait des quantités de visites à des quantités de gens. Car dès que je suis arrivé ici, mon idée fixe a été de trouver une occupation rétribuée. J'avais honte d'être à la charge de tout le monde, sans rien faire, et de n'être même pas capable de gagner le pain de ma famille.

A vrai dire, ce n'est pas très facile, dans les conditions où je suis, de trouver du travail. Mais enfin, grâce au dévouement d'une demoiselle charmante, amie de mon ami Lauriol, et qui s'est mise en quatre pour me venir en aide, j'ai trouvé un petit commencement d'occupation. A vrai dire ce n'est que temporaire. Je remplace dans une école de jeunes filles une maîtresse malade, probablement jusqu'à Noël. Il y a quatorze heures de classe par semaine. J'enseigne le français, l'histoire et la géographie. J'ai commencé ce matin. Et je suis en somme très content, puisqu'à raison de 4 f 50 l'heure j'arriverai au bout de quinze jours à me créer une petite avance.

Pour le mois de janvier, j'espère trouver autre chose. Il y a beaucoup de gens qui s'occupent de moi.

La semaine dernière je suis retourné pour la première fois au théâtre après 3 ans et demi ! On jouait à la *Comédie* une pièce d'un écrivain français Edouard Dujardin, qui a été très gentil pour moi pendant que j'étais en Allemagne et qui m'a envoyé plusieurs fois des livres. Comme il était ici pour sa pièce, je suis venu le voir et il m'a donné un billet. Isabelle étant fatiguée, j'en ai profité seul. Ça m'a vraiment un peu impressionné, bien que la pièce fût médiocre, de me retrouver dans un théâtre.

Mais notre véritable « reprise » a eu lieu le lendemain. Des amateurs (dont deux Russes, les Pitoëff) jouaient l'Echange de Claudel

dans une petite salle. Nous y avons été, Isabelle et moi. Et vraiment l'interprétation n'était pas mauvaise, si bien que nous avons retrouvé quelque chose de nos anciennes émotions du Vieux-Colombier. (La salle était du même genre tout à fait.) Malheureusement en sortant j'ai attrapé froid et j'ai été grippé légèrement pendant deux jours. C'est complètement passé maintenant et hier soir nous avons pu nous rendre à l'invitation d'un professeur de collège, fort admirateur de la N. R. F. et qui nous a très bien reçus [1].

Vous voyez que nous redevenons très mondains. A vrai dire ce n'est pas uniquement par plaisir ; je me sens souvent d'humeur solitaire. Mais si je veux trouver du travail, il faut bien que je sorte un peu.

La frontière est rouverte ; les lettres circulent. Nous avons eu les tiennes du 18 et du 25 novembre. L'histoire des rapatriés d'Engelberg est vraiment miraculeuse. Mais je ne vois pas qui ça peut être. D'ailleurs je ne connaissais presqu'aucun de ceux qui rentraient excepté Sylvestre et Manina. Mais ça m'étonnerait qu'on les ait envoyés à Bordeaux.

Pas besoin de dire avec quelle joie nous accueillons la nouvelle du transfert de notre Paulus. Je lui écrirai dès que j'aurai son adresse exacte. Je l'aime tant !

Quant à l'oncle Jean dites-moi bien exactement en quoi consiste cette croix d'honneur qui lui est décernée. Et félicitez-le bien fort de notre part, en attendant que je lui écrive.

Ne t'inquiète pas pour mes notes. Tu les auras. Il ne faut qu'un peu de patience.

Jacqueline va toujours très bien et s'amuse toute seule très sagement. Elle n'a pas l'air de trop regretter Engelberg. C'est un ange. Elle vous embrasse beaucoup.

Que Victoire tâche de se guérir vite.

Nous vous embrassons toutes deux passionnément.

Jacques

---

[1] Frank Grandjean, professeur de latin au Collège de Genève, philosophe bergsonien et auteur d'un poème en huit chants, *L'Epopée du Solitaire,* d'une grande influence sur ses élèves, notamment Marcel Raymond. De 1919 à 1934, professeur de philosophie générale à l'Université de Genève.

Jacques Rivière à Mademoiselle Marie Fermaud

Genève, le 23 décembre 1917

Ma chère vieille,

Je t'ai encore laissée bien longtemps sans nouvelles. Mais que veux-tu ? J'ai eu vraiment trop d'occupations. En effet j'avais mes cours tous les matins à l'Ecole de Florissant, et c'est juste à ce moment-là qu'Isabelle est tombée malade. Elle traînait depuis quelque temps et il fallait absolument que ça finisse comme ça. D'ailleurs ça n'a pas été tout de même grand'chose. Elle s'est levée déjà pour la première fois mercredi et elle pourra sortir dès demain. Nous avons eu la chance de trouver un excellent docteur qui l'a très bien soignée. Bientôt tout ça ne sera plus qu'un souvenir.

Mais tu comprends bien que je n'ai pas eu beaucoup de temps à moi pendant ces quinze jours. Outre les emplettes pour la nourriture, il a fallu que je mène Jacqueline se promener tous les jours. J'étais bien fier d'ailleurs de donner la main à ce petit microbe, qui faisait se retourner tout le monde. Je lui ai montré les plus beaux endroits de Genève, le Parc Mon Repos et le Parc des Eaux-Vives, qui se font vis-à-vis de chaque côté du lac, le premier venant mourir au bord de l'eau. Et maintenant elle se propose de mener sa mère partout où je l'ai menée. C'est elle qui lui montrera le chemin et elle en est bien fière à l'avance.

Mes classes aux petites filles de Florissant se sont aussi bien passées que possible. J'espère ne leur avoir pas trop déplu ; car la veille des vacances elles sont toutes venues me prier de mettre ma signature à côté de celles de leurs amies à l'intérieur de leurs serviettes de classe. C'est une marque de sympathie non équivoque.

Ce début m'a lancé. Et maintenant j'espère que je vais avoir autre chose pour le mois de janvier. Peut-être deux heures de littérature, le lundi, dans la même école. En tous cas sûrement deux conférences dans une autre école, mais devant les parents cette fois, et sur un sujet qui m'intéressera davantage : sur la Nouvelle Revue Française et sur les écrivains qui s'y rattachent. Tout ça, bien entendu, rétribué. Ce serait sans doute pour la 2e quinzaine de janvier. Je suis très content de cette occasion parce qu'elle me permettra en même temps de faire un peu de propagande pour la revue.

D'autres cours et leçons se dessinent encore à l'horizon, et j'ai plutôt peur d'être trop accaparé maintenant que de n'avoir rien à faire.

Vous ai-je dit que l'origine de tous ces succès était une jeune fille, amie de mon ami Lauriol, professeur dans une petite école, et qui a pris tout de suite ma cause en mains avec un enthousiasme et un dévouement charmants ? Elle s'appelle Mademoiselle Penard. C'est

elle qui nous a pilotés lors de notre arrivée et qui nous a initiés à tous les détails assez compliqués de la vie genevoise. Nous allons souvent la voir ; elle demeure tout près de chez nous ; et elle vient aussi très souvent.

Un autre grand bonheur pour moi, ç'a été de pouvoir accéder aux bibliothèques, surtout à la Bibliothèque municipale, qui est très riche et où l'on prête des bouquins. J'en ai deux gros en ce moment sur ma table qui m'attendent.

La dernière lettre que nous ayons de toi est du 2. Il y a bien longtemps déjà qu'elle est arrivée. Que se passe-t-il ?

Donne-nous l'adresse bien exacte de l'oncle Paul.

Nous avons eu dès le 15 nov. un télégramme de Copeau. Il est très bien arrivé. C'est tout ce que nous savons.

Mes chères vieilles, cette lettre vous arrivera sans doute aux environs de la nouvelle année. Nous la remplissons donc de bonnes bises émanant de nos trois bouches à la fois et nous pouvons dire, avec cette fois presque une certitude, que voici venir l'année où nous nous reverrons.

Baisers, baisers sans fin.

Jacques

Où est André, que fait Michelle ? Bonne année, bonne année !

Jacques Rivière à René Auberjonois

Genève, le 1er Janvier 1918.

Cher Monsieur,

Je ne veux pas laisser partir l'année, qui a vu ma délivrance, sans songer à vous, qui y avez pris une si grande part, et sans vous dire une fois encore ma reconnaissance. Je ne veux pas non plus laisser venir l'année nouvelle, sans vous exprimer tous les vœux que je forme pour qu'elle chasse tous vos soucis et vous rende une parfaite tranquillité d'esprit.

Mon projet d'aller vous voir à Lausanne est toujours dans le vague. Je souffre encore de cette inertie et de cette difficulté à prendre des décisions, qui sont l'héritage le plus clair de la captivité. Et puis je n'ose pas laisser, même pour un ou deux jours, ma femme et ma

petite fille, dans cette grande ville où elles sont étrangères. Ce serait un peu cruel de ma part, n'est-ce pas ? Surtout en ce moment, où les raisons d'être gai ne sont pas si nombreuses.

Je compte donc sur quelque hasard, qui ne manquera certainement pas de venir, pour me conduire jusqu'à vous.

Nous nous sommes *à peu près* habitués à Genève. La vie y est certainement difficile et coûteuse. Mais enfin je ne pouvais pas rester longtemps insensible aux agréments, depuis tant d'années perdus, de la grande ville. Je vois des livres, et j'en lis, j'entre dans des magasins, je prends le tramway : autant de choses qui avaient cessé depuis un bout de temps d'être banales pour moi.

J'espère rencontrer bientôt Blanchet. On m'a envoyé l'*Eventail,* où je vois qu'il collabore. Et comme le directeur m'a prié d'aller le voir, je lui demanderai tout de suite de me présenter à votre ami [1].

Je viens de recevoir la *Guérison des Maladies* de Ramuz, que je vais lire avec le plus vif intérêt. Je lui en écrirai d'ici quelque temps. Mais en attendant, voulez-vous avoir l'amabilité de lui transmettre mes remerciements et mes vœux ?

Vous ai-je dit que j'avais eu un remplacement de quinze jours dans une petite école de jeunes filles et qu'en Janvier j'allais faire sans doute, dans une autre école, une ou deux conférences sur la Nouvelle Revue Française, et les écrivains qui s'y sont rattachés ? Bien que je sois encore considérablement absorbé, et souvent même accablé, je suis content de cette reprise d'activité, qui va me distraire un peu de l'épouvantable *principal.*

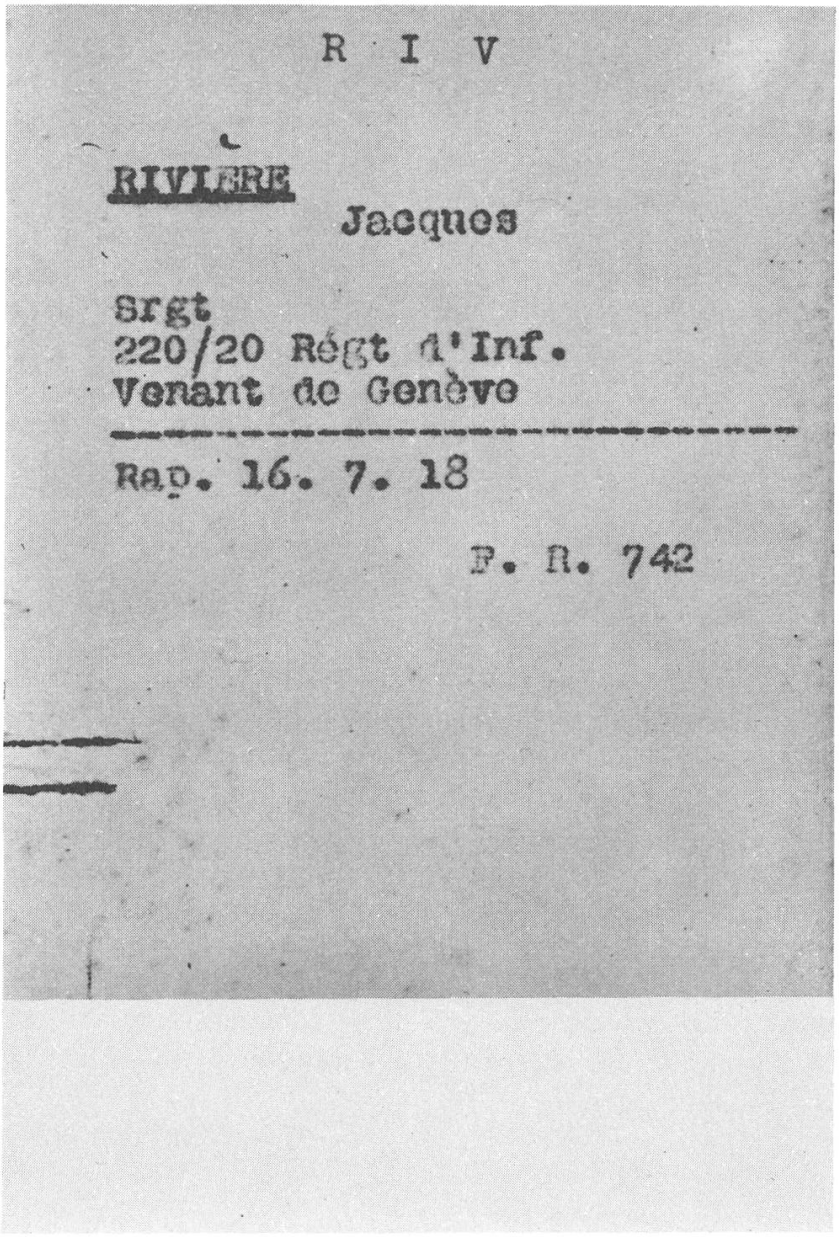
Un télégramme de Copeau m'a annoncé son heureuse arrivée là-bas. Depuis, plus rien.

Ma femme me charge de vous offrir ses meilleurs vœux. Je vous prie, cher Monsieur, de croire à ma profonde sympathie.

Jacques Rivière

---

[1] *L'Eventail,* revue de littérature et d'art, publiée à Genève de 1917 à 1919, dirigée par François Laya avec, au départ, la collaboration de René-Louis Piachaud. Le premier numéro, du 15 novembre 1917, contient une enquête sur Baudelaire, avec des réponses, entre autres, d'Apollinaire, Edouard Dujardin, Paul Fort, Henri de Régnier, Jules Romains, Francis Vielé-Griffin. François Laya y publie une étude sensible sur le peintre Alexandre Blanchet, illustrée de quatre dessins. Jacques Rivière confiera à la revue un texte, « Fragment sur Francis Jammes », tiré de l'une de ses conférences, et que nous reproduisons par la suite.



R I V

RIVIERE

Jacques

Srgt
220/20 Régt d'Inf.
Venant de Genève

Rap. 16. 7. 18

F. R. 742

Agence internationale des prisonniers de guerre, à Genève : fiche de rapatriement, au nom de Jacques Rivière.

Jacques Rivière à René Auberjonois

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
PARIS, 35 ET 37, RUE MADAME — FLEURUS 12-27

Cenon (Gironde), le 30 Juillet 1918.

Cher Monsieur et ami,

Vous avez sans doute pensé que j'avais complètement oublié ma promesse de vous faire part de mon retour en France. Mais c'est qu'il a traîné beaucoup plus longtemps que je n'aurais imaginé. Il y a quelques jours seulement que j'ai repris pied sur la terre bien-aimée, d'où je m'étais laissé jadis si sottement déporter. Et sans doute j'aurais dû vous lancer un radiogramme de la Tour Eiffel, dès mon arrivée à Paris. Mais pendant les quelques jours que j'ai passés là-bas, la semaine dernière, tout ce que j'ai su faire, c'est d'être malade, d'ailleurs peu gravement. Si bien que j'ai dû remettre ma correspondance jusqu'au loisir de la campagne, que je goûte maintenant depuis trois jours, avec ma femme et auprès de ma famille enfin en partie retrouvée.

Je suis ici en permission pour un mois jusqu'au 26 Août. Après, je retourne à Paris, où j'attendrai une affectation, que je voudrais bien aussi rapprochée que possible de la capitale. Sitôt que je serai fixé sur mon sort définitif, je vous en ferai part.

Et vous ? J'ai su que vous aviez été un moment dans le Valais. Madame Auberjonois est-elle toujours à Interlaken ? Nous voudrions bien apprendre qu'elle va mieux. L'été farouchement sec dont nous jouissons ici — mais l'avez-vous pareil dans la montagne ? — devrait lui faire du bien. Ma femme n'a été empêchée de lui écrire jusqu'ici que par une petite indisposition de Jacqueline, qui est due sans doute au changement de régime et ne tardera pas à disparaître.

Mon cher ami, il faut que je vous dise, — maintenant que nous n'y sommes plus, ce sera moins suspect — combien nous avons été heureux en Suisse, combien je vous garde de reconnaissance de m'y avoir fait venir, quelle vraiment bonne œuvre vous avez faite en m'extrayant de là-bas. Et maintenant je ne vous en parlerai plus.

Je sais votre vie, par moments difficile et tourmentée. Ne vous faites aucune obligation de me répondre, si vous êtes trop occupé au moment où ma lettre vous parviendra. Simplement ne nous oubliez pas plus que nous ne vous oublierons. Avec mes hommages amicaux pour Madame Auberjonois, acceptez, mon cher ami, ma cordiale poignée de mains.

Jacques Rivière

Ma femme envoie à la vôtre et à vous-même ses meilleures amitiés.

Pas besoin de vous dire que Paris est parfaitement intact et que les Gothas et le canon combinés n'y ont rien fait de plus que d'imperceptibles écorchures.